

Florence
BARUCQ

Billet d'âme
pour Notre-Dame



Tu sais ce qui est arrivé chez toi ? me demande l'agent de la douane à l'aéroport de San Francisco ?

- Non.

- Notre-Dame a pris feu hier soir...

Je tire sur ma manche car je porte mon pull fétiche, dont l'avant bras gauche est un début de flamme imprimé !

- Transmets bien toutes mes amitiés à Paris. Il a l'air sincèrement ému. Je suis touchée.

C'est drôle car le seul autoportrait, dit selfie, de ma vie, je l'ai pris, quelques jours avant de partir, devant Notre-Dame, la tête enserrée de ses deux tours comme un presse livre, intitulé la gargouille !

Mais ce ne sont pas des images qui me vinrent à l'esprit à l'annonce du drame. Non. Ce sont les mots du poème de Rudyard Kipling « Si » qui m'accompagnent depuis l'adolescence dans tous mes deuils, du plus grand au plus petit. « Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie. Et sans dire un seul mot te remettre à rebâtir... »

J'ai ensuite acheté la presse que j'avais laissée tomber pour me concentrer sur une mission d'écriture pour un agent d'artistes qui met en relation ces derniers avec des mécènes. Et là, paff, en plein cœur du sujet, je découvre les polémiques sur les dons qui ne seraient pas gratuits et leur retour sur défiscalisation et patati et patata... Mais y a qu'en France qu'on peut penser comme ça ! Non ? De ce que j'ai pu en voir, les mécènes qui donnent dans l'art s'y intéressent souvent vraiment, sont heureux d'y contribuer et heureux aussi d'être défiscalisés, bien sûr...

Et c'est gagnant-gagnant ! Les artistes, peuvent ainsi réaliser l'œuvre qui les consume, leur cathédrale aux plans échafaudés avec souffle, courage... C'est qu'il faut sacrément se monter le bourrichon pour y croire et aller jusqu'au bout. Il en faut du cœur à l'ouvrage. Et c'est bien ce qui nous manque aujourd'hui en France à force d'être découragés sans cesse.

Que demande le peuple ? Il préfère que ça parte en petits fours ? Quant à éradiquer la faim dans le monde, intégrer les migrants, je pense sincèrement que ce n'est pas une affaire de porte-monnaie à ouvrir mais plutôt de cœurs et d'esprits ce qui s'avère, hélas, beaucoup plus difficile.

Alors on peut faire contre bonne fortune bon cœur. Ça mettra toujours du super dans notre ordinaire.

Donner sans retour est très rare. L'artiste attend sans doute la reconnaissance, le bon chrétien, peut-être, le Paradis... La bonne personne d'être reconnue comme telle, ou si elle agit anonymement et en totale discrétion, a minima, d'être à l'aise avec sa conscience.

Je suis triste et j'ai peur. Quand je vois l'esprit ramollo général ; quand je vois la jeunesse qui passe son temps à regarder des trucs débiles sur YouTube... des vidéos de Slime : de la fabrication de

pâte informe à base de lessive que l'on malaxe pour se détendre ! Pendant des heures. Ou des vidéos d'ASMR (Autonomous Sensory Meridian Reponse) : de bruits de bouche, de sachets de thé mouillés...pendant des heures. Des trucs chronophages qui ne servent à rien, sauf à les engluer dans des sables mouvants qui les asphyxient, loin de toute volonté. Ahurissant !

Sans parler des adultes dont la seule distraction du soir est d'éplucher les Facebook et Instagram (qui ont remplacé les mauvais magazines) des uns, des autres ; de gens qui ont tellement peur d'une mort numérique qu'ils sont capables d'alimenter leur comptes d'images de rêve, cocotiers, coquillages et crustacés, même depuis leur cure de sommeil ou de désintox !

Je cherche l'étincelle, l'enthousiasme, l'élan. Je rentre à Paris avec la flemme d'un pays qui critique quasi systématiquement tout projet constructif. Je fais appel à la sagesse de Confucius pour me calmer : « Lorsque tu fais quelque chose, sache que tu auras contre toi, ceux qui voudraient faire la même chose, ceux qui voulaient le contraire, et l'immense majorité de ceux qui ne voulaient rien faire » !

Dans la préface de la première édition de Notre-Dame de Paris, en 1831, Victor Hugo faisait une critique sévère contre les restaurations hâtives dont sont victimes les monuments historiques en général et Notre-Dame de Paris en particulier « sans respect pour Charlemagne qui en avait posé la première pierre, pour Philippe Auguste qui en avait posé la dernière... ». Alors faut-il restaurer Notre-Dame de Paris telle que Viollet-le-Duc, la réinventait, milieu XIXe, l'envisager encore différemment ou la couvrir simplement et humblement ?

Il faudra en tout cas y mettre du cœur, de l'esprit et de l'âme. Il faut que tous ces éléments soient réunis. Dans le violon, il y a une toute petite pièce de bois qui s'appelle l'âme, mais il faut l'esprit et le cœur du musicien pour qu'elle vibre ; dans les bouts (cordages) des navires, il y a un cœur tressé qui s'appelle l'âme mais il faut pour avancer que le vent souffle dans les voiles.

Il y a quelques mois dans un paddock de course automobile, j'ai rencontré une ingénieure motoriste qui travaillait sur ordinateur. Intriguée, j'approchai.

- Mais quelle est votre action sur le moteur ?

- Je règle l'étincelle, l'allumage, l'essence et l'air. C'est le cœur du moteur. Je lui donne de l'âme. Je restai sans voix.

En attendant c'est moi qui monte dans les tours. Je sens en moi l'agacement qui monte en flèche. Il faudrait avant tout élever le débat et nos aspirations sinon va finir par se passer, en France, la flemme olympique !

■ redaction@lspb.fr

Yves
UGALDE



Etchegaray

Voilà bien longtemps que je voulais vous parler d'Etchegaray, mais je ne trouvais pas le bon moment. Ce sera ce soir et ne me demandez pas pourquoi, je serais bien incapable de vous le dire. Etchegaray à Bayonne, vous le connaissez tous. Et ne me racontez pas que vous n'avez pas voté pour lui, puisque nous l'avons tous élu, adopté, plébiscité.

Son prénom n'est pas Jean-René, je préfère couper court de suite à une ambiguïté qui pourrait s'installer dans certains esprits. D'ailleurs Etchegaray n'est pas son nom. C'est nous qui le lui avons donné pour lui témoigner un jour notre volonté collective de le considérer des nôtres une fois pour toutes.

Il descend de la rue Maubec depuis des années, et dès le matin, le corps couvert de gadgets aussi kitch qu'inutiles, de colliers pour les chiens perdus que nous sommes dès que la nuit tombe, et de colifichets qu'il nous présente comme autant de gris-gris porte-bonheur.

Ce grand Africain traverse nos agoras sans rien partager de leur folie, mais avec un sourire permanent accroché à son visage. Est-il vraiment heureux ou plutôt simplement un bon commerçant ? Se moque-t-il intérieurement de nous ? Comprend-il quelque chose à nos quatre derniers jours de déambulation autour d'un jambon auel, par foi, il ne touchera jamais ?

Je me demande toujours ce qu'il peut penser de nous et de lui au milieu de nous. Contrairement à beaucoup dans nos boutiques, il est sans cesse d'humeur égale. D'une patience insondable, quand nous nous mettons à marchander pendant de longues minutes pour une montre à la durée de vie aléatoire ou un diadème lumineux peu facile à remettre les lendemains de fête.

Etchegaray est entré dans notre vie. Il est un membre de la grande famille bayonnaise. Il nous tutoie, on le tutoie. Il est le vendeur de l'éphémère, le marchand du dérisoire. Avec ce secret que je ne suis jamais parvenu à percer et qui consiste à rester couvert d'autant d'objets et d'accessoires en début de journée comme à la fin. Au point que le nombre de ses ventes reste un mystère savamment entretenu.

Pas une goutte d'alcool, jamais attablé à une terrasse, il marche du matin au soir avec son magasin sur lui. Il faut une sacrée dose de courage pour trouver l'énergie chaque jour de regagner le centre-ville

et nous proposer d'acheter autant d'objets superflus et dérisoires avec la candeur d'un débutant.

Il a le sens de l'apparition dans nos cercles et nos conversations de rue, sans jamais sombrer dans l'écueil de l'intrusion pesante. Il ne mentie jamais, ne pleure aucun verre ou aucune denrée. Il se contente d'apporter un peu plus de surprises à nos quotidiens, en forçant légèrement ses prix initiaux pour nous donner l'impression d'être de bons négociateurs. Et c'est souvent dans l'hilarité qu'il nous reproche de le dépouiller à vil prix.

Dès les premiers jours, il pose sur sa tête une pyramide de chapeaux de paille. Les soirs de liesse, il se transforme en guirlande étincelante. Ses bagues clignotantes peuvent faire un malheur, pour peu qu'un groupe d'excentriques adoptent les premières assez tôt. S'il parvient à lancer une tendance en début de soirée, c'est tout un quai de Nive qui se met à clignoter deux heures après. A l'écouter, ses affaires ne marchent jamais, mais il nous dit ça sans jamais larmoyer.

Etchegaray affiche un optimisme à toute épreuve dans une vie de solitaire, toute dirigée vers une famille qu'il va retrouver une ou deux fois par an. On lui prête une femme et des enfants en Côte d'Ivoire. Mais les versions changent et il n'en valide aucune.

Un soir d'ouverture des Fêtes de Bayonne, je l'ai vu, avec ses verreries de pacotille, transformer sa femme et sa fille en somptueuses Castafiore. A sa manière, Etchegaray, notre marchand de couleurs, est devenu une figure bayonnaise.

Avec son air de ne pas y toucher, je suis sûr qu'il a cerné beaucoup des travers de notre comédie humaine entre Saint Esprit et grand Bayonne.

Et il sait jouer à merveille de nos clowneries dont il est désormais l'accessoiriste attiré.

■ redaction@lspb.fr